

La dynamique temporelle de l'épistolaire chez  
Rousseau / Antoine Sassine. — Extrait de : Revue des  
lettres et de traduction. — N° 3 (1997), pp. 101-120.

I. lettres (genre littéraire). II. Art d'écrire. III. Rousseau,  
Jean Jacques, 1712-1778.

PER L1037 / FL70588P

# LA DYNAMIQUE TEMPORELLE DE L'ÉPISTOLAIRE CHEZ ROUSSEAU

Antoine SASSINE  
Mount Royal College Calgary  
Alberta, Canada

## INTRODUCTION

Une lecture approfondie de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau permet de conclure que l'acte d'entretenir une correspondance se définit comme une tentative de maîtriser le temps. En effet, l'acte de rédiger une lettre dans ce roman épistolaire fonctionne comme un processus qui interroge constamment la durée vécue et dont se dégage une dynamique temporelle qui sert principalement à manipuler la réalité de façon à instituer une autre réalité intérieure particulière. C'est donc un processus d'écriture qui se situe à l'entrecroisement du temporel et de l'épistolaire. La lettre chez Rousseau, premier auteur romantique français, c'est l'avènement décisif de la subjectivité, fondée sur l'expression du MOI, lui-même.

Cette étude tentera de démontrer que l'expérience du temps naît dans la structure épistolaire de *la Nouvelle Héloïse*. Grâce à la lettre introspective, écho de la durée intérieure de l'âme, la correspondance dynamise la temporalité véhiculée si intensément dans ce roman qualifié de «*méditation sur l'amour qui introduit à une philosophie du temps, de la durée, du moi*<sup>1</sup>».

---

(1) Laurent Versini, *Le roman épistolaire*, PUF, Littératures modernes, Paris, 1979, p. 97.

Dans sa préface dialoguée, Rousseau résume son roman ainsi: «deux ou trois jeunes gens, simples, mais sensibles, s'entretiennent entre eux des intérêts de leurs cœurs... Ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes; ils se détachent du reste de l'Univers; et créent entre eux un petit monde différent du nôtre»<sup>2</sup>.

Il ajoute que c'est une histoire authentique dont le fonctionnement interne agit comme «une source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais». La lettre crée un monde d'écriture où «le cœur sait parler au cœur» car «en écrivant ce qu'on aime, .... ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des Hymnes»<sup>3</sup>.

Ecrire une lettre chez Rousseau se veut donc le reflet des pulsions authentiques de l'âme humaine et des frémissements du cœur au moment même où l'émotion se fait sentir. Balzac n'affirme-t-il pas qu'«une lettre est une âme, elle est un si fidèle écho de la voix qui parle que les esprits délicats la comptent parmi les plus riches trésors de l'amour»<sup>4</sup>.

L'acte épistolaire exprime la vérité humaine telle qu'elle se présente dans la conscience. Aussi sera-t-il nécessaire d'accompagner Saint-Preux et Julie, les deux protagonistes de ce roman, dans leur aventure épistolaire afin de mieux apprécier l'évolution intérieure de leur perception de la réalité quotidienne. Lettre et temporalité se conjuguent pour mieux mesurer le progrès de leur sentiment, son cheminement dans la durée et son effet dans leur vie.

On peut diviser ce roman en deux étapes temporelles essentielles véhiculées par la correspondance des deux amants et qui se limitent à l'écriture épistolaire pour décrire le vécu temporel de l'intériorité au moment présent, et pour peindre cette intériorité en proie au souvenir douloureux d'un amour qui ne peut plus être vécu qu'au passé.

---

(2) Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, éd. Garnier Frères, Paris, 1960, pp. 742-743. Toutes les citations de cette étude seront tirées de cette édition. La partie sera indiquée en chiffres romains suivie par la Lettre en lettres arabes sans indication de page.

(3) Ibid. p. 742.

(4) Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, Livre de Poche, éditions Gallimard, 1961, p. 188.

## Écrire le moment présent

Un fait est certain: les mots, ingrédients indispensables pour la communication épistolaire, ne sont pas des réalités figées; ils sont soumis, dans la conscience, à un phénomène de métamorphose. Comme ils sont constamment soumis à la réalité temporelle du correspondant, ils sont donc perpétuellement soumis à l'évolution psychique de sa conscience et de son appréhension de cette durée.

L'acte d'écrire lui-même est en relation permanente avec la temporalité. En effet, la lettre donne naissance au langage écrit et fait surgir la vie des mots; Ceux-ci naissent au moment de l'écriture; ils évoluent et se transforment. Ils se chargent de significations qui tiennent à l'évolution générale de la correspondance. Aussi certaines lettres s'imposent-elles irrésistiblement parce qu'elles marquent une étape capitale dans cette évolution. C'est ainsi que les premières lettres de Saint-Preux et la première réponse de Julie mettent en marche un processus qualitatif totalisant, selon l'expression de Sartre, «une temporalisation singulière et fictive»<sup>5</sup> de leur vie, scandée par l'évolution de leur sentiment amoureux.

Écoutons la justification, ancrée dans le présent, que donne Saint-Preux de la naissance de son amour pour Julie: «*J'ose me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections ainsi qu'entre nos goûts et nos âges*»<sup>6</sup>.

La conformité permet l'expression de l'amour et l'épanchement de la passion de Saint-Preux. Comment peut-il donc dire le sentiment amoureux sans avoir recours à l'acte épistolaire? Mais Julie est «obsédée»<sup>7</sup> incapable non seulement d'écrire, mais de dire, elle aussi, son amour. D'où la pénible nécessité de l'attente qu'elle impose à Saint-Preux.

---

(5) Jean-Paul Sartre, *Situations*, IV, Paris, Gallimard, 1972, p. 281.

(6) *La Nouvelle Héloïse...* (I, i).

(7) *La Nouvelle Héloïse...* (I, iv).

Le passage du temps, la passion intensifiée par l'attente et la menace de départ formulée par Saint-Preux forcent Julie à «*avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé*». L'aveu de son amour pour le jeune homme se révèle dans une lettre où à la fois toute la fatalité de la passion et toute la futilité de la résistance humaine se manifestent. Mais en contournant l'interdit imposé par la famille et la société, cette lettre installe, dans l'âme de Julie, une durée chargée de culpabilité. Julie se sent «entraînée par degrés» dans un «horrible Précipice»<sup>8</sup>. La première lettre de Saint-Preux a déjà créé une rupture fondamentale entre le passé heureux et le présent angoissé. C'est pourquoi Julie l'accuse d'avoir agité la tranquillité d'âme et la paix intérieure qui encadraient la vie de la jeune femme.

Or il existe un rapport plus intime entre le temps et le langage épistolaire, auquel la grammaire nous rend particulièrement sensibles. On sait que le verbe est un élément moteur du discours. Précisément, c'est par le verbe que le temps «se conjugue». En effet, dès que les deux héros écrivent, «il y a» du temps. Entendons par là que c'est par le langage qu'il y a tantôt «le présent», tantôt «le passé» ou «le futur». En d'autres termes, nous structurons le temps par le langage. Ou, si l'on préfère, il y a une mise en perspective du temps par le langage. Car les différents, «temps» du verbe sont la traduction des variations du temps. Notons l'alternance entre l'imparfait-durée qui n'est plus- et le présent, durée déjà irrémédiablement contaminée, par cet aveu: «Ah! malheureux, je t'estimais, et tu me déshonores»<sup>9</sup>.

L'emploi de l'imparfait fait ressortir à la fois le passé interrompu par cette prétendue séduction et la «*plume criminelle*» de Saint-Preux: «*Je n'avais point dans l'âme des inclinations vicieuses. La modestie et l'honnêteté m'étaient chères; ... Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison; je le sentis du premier instant, et tes yeux, tes sentiments, tes discours, ta plume criminelle, le rendent chaque jour plus mortel*»<sup>10</sup>.

---

(8) Ibid.

(9) Ibid.

(10) Ibid.

Les attributs temporels «premier jour», «premier instant», «chaque jour» relie le passé au présent tout en transformant le quotidien. La poussée infernale de cette «corruption» sentimentale dans le cœur de Julie met en lumière la fragilité et l'impuissance de l'être humain devant la force de l'amour. De son côté, Saint-Preux avoue «le crime que (son) cœur a commis», tout en admettant que sa «*plume ne peut le désavouer*»<sup>11</sup> et que sa vie est désormais animée par une passion dévorante: «Et je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau»<sup>12</sup>.

Voilà le présent des deux amants contaminé par le «crime». L'acte d'écrire la première lettre plonge Julie dans un désarroi fondamental : «*de ce premier pas je me sens entraînée dans l'abîme*»<sup>13</sup>. «Arrêter le progrès de cette passion funeste», contrôler son envahissement de la durée quotidienne, c'est un devoir que Julie s'impose afin de pouvoir restituer son honneur et sa vertu.

D'où cette confession douloureuse d'une âme «qui ne sait rien dissimuler»<sup>14</sup> et qui n'hésite pas à révéler à son amant que cet «aveu fatal», elle le confie à la lettre: «*Je t'écris à genoux, je baigne mon papier de mes pleurs; j'élève à toi mes timides supplications*»<sup>15</sup>. Ce lien intime entre l'émotion et l'écriture épistolaire est beaucoup plus renforcé dans la réponse de Saint-Preux. «*Que je la relise mille fois, cette lettre adorable où ton amour et tes sentiments sont écrits en caractères de feu*»<sup>16</sup>.

C'est une lettre «adorable» écrite «en caractères de feu», pour enflammer l'âme. Le feu est symbole de purification et de régénération et destiné à marquer la permanence et la continuité de l'amour. Une autre caractéristique essentielle de cet aveu consiste à considérer la personne aimée comme un "sacré dépôt" aux yeux de Saint-Preux:

---

(11) *La Nouvelle Héloïse...* (I,ii).

(12) *La Nouvelle Héloïse...* (I, iii).

(13) *La Nouvelle Héloïse...* (I,iv).

(14) *La Nouvelle Héloïse...* (4I).

(15) *La Nouvelle Héloïse...* (I, iv).

(16) *La Nouvelle Héloïse...* (I, V).

«*Ta personne est désormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme et son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté*»<sup>17</sup>.

On est d'emblée plongé dans le futur, et la promesse de la continuité éternelle de cette «inaltérable pureté» de l'objet d'amour. La promesse de Saint-Preux se veut éternelle: «*quand je cesserai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus*»<sup>18</sup>. Ces références au temps, «*chaque instant, à jamais, désormais*», le recours au futur, les vacillations entre le présent et l'avenir, tout contribue à faire de l'art épistolaire un moyen inestimable pour accompagner la progression de la durée dans toute son évolution vécue par les amants.

Il arrive parfois que l'état d'âme ou la perception de la durée intérieure du destinataire soit en conflit avec le sentiment de la durée extérieure; l'acte d'écrire se trouve, par conséquent, paralysé: «*il ne m'est possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas*»<sup>19</sup>.

La présence mentale de l'autre dans la conscience du destinataire dissipe toutes les limites temporelles lors de l'acte d'écrire. Ainsi Saint-Preux avoue-t-il à Julie qu'elle habite sa conscience et que le temps ne peut point l'effacer: «*Quoique tu me sois présente dans tous les temps, il y a quelques jours surtout que ton image, plus belle que jamais, me poursuit et me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe*»<sup>20</sup>.

Saint-Preux imagine l'effet que la réception de sa lettre produit dans le cœur de Julie: «*je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces*»<sup>21</sup>.

---

(17) Ibid.

(18) Ibid.

(19) *La Nouvelle Héloïse...* (I, XXV).

(20) *La Nouvelle Héloïse...* (I, XXXii).

(21) *La Nouvelle Héloïse...* (I, XXV i).

Mais il lui arrive d'exprimer les contradictions imposées par le temps . Il semble vivre à demi la durée qui l'éloigne de son amante. L'attente de la lettre de Julie ne se fait qu' «avec une douloureuse impatience» et le héros exprime un souhait fondamental: «Ah! qu'on serait heureux si le ciel ôtait de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instants!»<sup>22</sup>.

Toutefois, un examen attentif révèle la complexité des rapports entre le temps et la lettre qui constitue le langage. Observons d'abord qu'en un sens, la lettre, étant véhicule de langage, est aussi génératrice de temporalité et des états d'âme créés par ce langage. Il existe une prise sur le temps par la médiation de la parole épistolaire. En effet, d'une certaine manière, le destinataire dispose du temps, par le seul fait qu'il est en mesure de l'exprimer. Autrement dit, le temps a besoin du verbe pour s'imposer à l'esprit; il lui faut prendre une forme pour apparaître . Voici le paradoxe: lui qui est dans le temps il s'insère dans la durée de la personne aimée par sa parole. Cette insertion de soi dans la réalité temporelle de l'autre se fait par un acte psychique inconscient, rendu visible par l'acte même de l'écriture qui donne à la durée intérieure toute sa puissance. Ainsi dans l'absence de l'autre, et puisque le regard et la parole directe sont interdits, seule la lettre a le droit au regard, et on regarde la lettre comme si l'autre est présent. Ici se justifie l'homophonie entre lettre et l'être, c'est-à-dire que la lettre devient une incarnation de la personne aimée. Elle tient lieu de «présence», et se mue en symbole cristallisant cette personne. Cette transmutation installe une nouvelle durée essentielle dans le présent de Saint-Preux. En n'hésitant point à admettre à Julie «moi qui ne suis plus rien que par vous», Saint-Preux ne considère-t-il pas la lettre comme un moyen incontournable de transmettre à Julie que la durée intérieure qui anime sa vie est totalement habitée par elle. Ainsi cette lettre à Julie incarne son être à lui et devient l'autre par le processus d'individuation auquel on accède grâce à l'écriture. Saint-Preux se vide de son être et ne vit que de sa passion pour Julie. Ses lettres reflètent

---

(22) *La Nouvelle Héloïse...* (I, xxxviii).



le rythme intérieur de son âme et l'écoulement progressif de son intériorité dans celle de Julie.

Mais le passage inéluctable du temps ne tarde pas à prendre le dessus. La temporalité extérieure s'infiltré tragiquement dans la vie des amants. Mais Saint-Preux qui se voit ainsi métamorphosé non seulement par l'amour mais par l'acte introspectif de l'écriture épistolaire qui lui permet d'observer la mutation intérieure de son psychisme, commence à ressentir une joie envoûtante, certes, mais c'est une joie mêlée néanmoins à un pressentiment inquiétant envers l'avenir. Il sait que Julie, en lui avouant l'amour qu'elle lui porte, défie la volonté de ses parents, acte de transgression d'une réalité sociale de l'époque-réalité temporelle qu'elle devrait respecter. Elle ne tarde pas à se rendre compte que cet «instant d'égarement» l'a «perdue à jamais». lui aussi voit avec étonnement le décalage douloureux entre les «charmes» du passé et le présent dépourvu de «cet enchantement de bonheur suprême» attendu. l'écoulement imperturbable du temps a manifestement métamorphosé son être:

*«Ainsi nous recommençons de vivre pour recommencer de souffrir, et le sentiment de notre existence n'est pour nous qu'un sentiment de douleur. Infortunés, que sommes-nous devenus? Comment avons-nous cessé d'être ce que nous fûmes? Où est cet enchantement de bonheur suprême?... Il ne reste de nous que notre amour; l'amour seul reste, et ses charmes se sont éclipés».*<sup>23</sup>

D'où l'empreinte du temps qui passe et le souvenir inoubliable qu'il trace dans la mémoire du protagoniste. Bien que l'amour soit éternel selon Saint-Preux, et que le héros se sente comblé par l'amour, il connaît les limites de la condition humaine et sait que, de cet amour, il ne restera que le souvenir qui durera toute la vie. Saint-Preux observe la différence essentielle dans la perception de la réalité qui existe entre lui et Julie: alors qu'il veut profiter du moment présent Julie attend «un souvenir éloigné» en quête d'un «chimérique bonheur». Julie

---

(23) *La Nouvelle Héloïse...* (I, XV i).

propose à Saint-Preux de «goûter le plaisir délicieux d'aimer purement» car «l'accord de l'amour et de l'innocence (lui) semble être le paradis sur terre»<sup>24</sup>.

Paul Ricœur indique que quelles que soient «*les relations d'antériorité, de postérité, de simultanéité; les attributs temporels ajoutent la référence à un événement privilégié*» et «*constituent le squelette intelligible de notre discours sur le temps*»<sup>25</sup>.

Cette «référence» à la réalité de l'amour, c'est la sage Julie qui veut s'en charger pour tenter de maîtriser l'emprise du sentiment amoureux sur elle et sur son amant. Aussi demande-t-elle à Saint-Preux de ne pas dépasser l'usage modéré de la passion:

*«Je t'en conjure, mon tendre et unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains désirs qui suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. ... employons à nous écrire les moments que nous ne pouvons passer à nous voir, et profitons d'un temps précieux, après lequel peut-être nous soupirerons un jour»*<sup>26</sup>.

Ainsi l'écriture épistolaire sert à remplacer le contact direct et à perpétuer le bonheur présent. Elle sert aussi à «profiter d'un temps précieux» car l'avenir sera «peut-être» plein de soupirs. On pressent l'usure que subissent les moments présents du bonheur à cause du passage inéluctable du temps. Julie sait que le présent n'est qu'«ivresse des vains plaisirs». L'adjectif «vains» fait ressortir toute la tragédie du passage du temps et de l'usure qui frappe les sentiments. «*Ah! puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie*»<sup>27</sup>. Rousseau semble souligner par là que l'être humain est incapable de faire durer le bonheur et indiquer l'éphémère existence des désirs humains, et l'évanescence de bonheur.

---

(24) *La Nouvelle Héloïse...* (I, vi).

(25) Paul Ricœur, Introduction, *Le temps et les philosophes*, études préparés pour l'UNESCO, Payot, Paris, 1978, p. 12.

(26) *La Nouvelle Héloïse...* (I, iX).

(27) Ibid.

Et Saint-Preux reconnaît que jamais le bonheur n'est durable, seul le souvenir du bonheur est immortel et capable de triompher de l'usure du temps. Qu'est-ce qui peut mieux immortaliser ce moment que le souvenir? «*Ô souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire et d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon âme*»<sup>28</sup>.

Mais «cet instant d'illusion» augure un changement inséré dans le quotidien des amants après l'aveu mutuel de leur amour. Saint-Preux s'aperçoit qu'il «*jouissai[t] d'une apparente tranquillité*»<sup>29</sup>. Il reconnaît que l'amour est illusoire et ne peut durer que comme souvenir ou «instant d'illusion». Ce qui ne manque point d'amener un changement fécond de richesse. Le bonheur est illusoire, irréel; il appartient au domaine du *paraître*. Seul le souvenir est permanent et possède la consistance de *l'être*. Julie le sent aussi: «*Je le sens bien, la vie égale et douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente*»<sup>30</sup>. Ce manque d'accord marque déjà une fissure dans le présent.

Elle invite son amant à soumettre l'amour aux commandements de la vertu. Il faudra désormais savoir apprivoiser la temporalité. Mais ce «paradis sur terre», cette durée heureuse ne pourra pas exister et se perpétuer: déjà ce vécu quotidien se trouve altéré:

*«Je ne sais quel triste pressentiment s'élève dans mon sein, et me crie que nous jouissons du seul temps heureux que le ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles, contradictions: la moindre altération à notre situation présente me paraît ne pouvoir être qu'un mal»*<sup>31</sup>.

Cette lettre est révélatrice sous plusieurs angles. En premier lieu elle confirme l'aphorie de l'écriture épistolaire, profondément ressentie par Rousseau. Tout en parlant de l'amour et de son influence sur le psychisme, il analyse de façon pertinente l'appréhension intériorisée

(28) *La Nouvelle Héloïse...* (I, xiv).

(29) *Ibid.*

(30) *La Nouvelle Héloïse...* (I, ix).

(31) *La Nouvelle Héloïse...* (I, i).

de la durée chez les amants. Toutefois, la lettre marque un tournant, où la peur de la séparation se transforme en certitude menaçante:

«Loin de chercher à accélérer le rythme, Rousseau cultive l'arrêt des moments de calme, des intervalles tranquilles et lumineux, des périodes de contemplation et d'extase. Certains des plus beaux moments de *La Nouvelle Héloïse* doivent leur beauté justement à la tension entre des instants merveilleux qui semblent hors du temps et le temps lui-même qui bientôt les emportera»<sup>32</sup>.

Et voici que la lettre de Julie confirme cette sensation de l'impossibilité de leur bonheur à eux: «*Le temps du bonheur est passé comme un éclair; ... une langueur mortelle s'empare de mon âme ... je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables; mais je cultivais l'espérance, et la vois flétrir tous les jours*»<sup>33</sup>.

La beauté de cette poésie de l'absence et de l'attente n'est présente que chez Rousseau: «*Je t'attends à ton heure ordinaire: l'heure passe, et tu ne viens point. Tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de la présence pour m'avertir que je t'ai perdu*»<sup>34</sup>.

Et aussi toute l'importance symbolique des objets, qui raniment le souvenir du bonheur perdu. Ces objets, Saint-Preux aussi ressent leur poids au fond de son cœur: «*Je parcours à grands pas tous les environs, et trouve partout dans les objets la même horreur qui règne au dedans de moi*»<sup>35</sup>.

Alors qu'il écrit sa lettre, il anticipe déjà la réaction de son amante tout en soulignant l'usure de la jeunesse et la flétrissure de la vieillesse:

«*ma jeunesse s'use dans les larmes, et se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour*

(32) William Mead, *Jean-Jacques Rousseau ou le romancier enchaîné*, PUF, Paris, 1966, p. 62.

(33) *La Nouvelle Héloïse*... (I, xxv).

(34) *La Nouvelle Héloïse*... (I, xxv).

(35) *La Nouvelle Héloïse*... (I,xxvi).

*le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; ... Ô amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus; tu regardes un avenir éloigné, et tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse*<sup>36</sup>.

Décrire le sentiment amoureux durant l'acte d'écrire, c'est admettre l'absence de la durée, c'est «ignorer le cours des ans». Mais l'incursion de la durée dans l'échange épistolaire ne cesse d'agir ou de hâter l'acte: «La poste arrive; il faut finir ma lettre, et courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment! Hélas! J'étais heureux dans mes chimères: mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?»<sup>37</sup>.

Un passage capital certes car il met en évidence ce lien intime entre l'épistolaire et le temporel: C'est l'arrivée de la poste qui arrache le héros au bonheur de ses «chimères» intemporelles et le rend à la «réalité» qu'il redoute. Le plaisir de l'attente pourra-t-il ressusciter ce bonheur passé?

## II. ECRIRE LE PASSE

Entre «chimères» «réalité» se situe maintenant la durée quotidienne des amants. La «référence» au temps ne peut se constituer qu'en faisant appel au passé, et qu'en insistant sur l'absence et la séparation. C'est le souvenir qui domine le vécu quotidien des amants:

*«Jours de plaisir et de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel; vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorbait toute votre durée, et la rassemblait en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avait, pour moi ni passé ni avenir, et je goûtais à la fois les délices de mille siècles. Hélas! vous avez disparu comme un éclair. Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le*

---

(36) Ibid.

(37) *La Nouvelle Héloïse...* (I, xxiii).

*temps a repris sa lenteur dans les moments de mon désespoir, et l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours*»<sup>38</sup>.

Maintenant que les deux amants sont séparés et que l'absence s'implante de façon douloureuse entre eux, ils ne peuvent plus se correspondre directement et faire part de leurs craintes et de leur plaintes face à la temporalité ambiante qu'à travers des personnes interposées. Ainsi Julie se confie à Claire en lui avouant que «ce n'est point le présent que je crains, c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel; on s'attendrit par réminiscence»<sup>39</sup>.

Alors que Saint-Preux lance ce cri si authentique de l'âme humaine en proie aux frémissements d'un amour devenu inaccessible: «Oublie-t-on des sentiments tels que nous les avons éprouvés, et peut-on s'en souvenir sans les éprouver encore? L'amour vainqueur rit le malheur de sa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre»<sup>40</sup>.

C'est par «la mémoire affective», dit Jean Starobinski, «et non par une réflexion sévère, qu'une véritable résurrection du passé peut se produire... Il y a plus, le souvenir se présente souvent comme une émotion plus intense, il possède une acuité beaucoup plus bouleversante que l'impression originale. Et il continue en affirmant que chez Rousseau "ce qui compte par-dessus tout n'est pas la vérité historique, c'est l'émotion d'une conscience laissant le passé émerger et se représenter en elle»<sup>41</sup>.

Pour ressusciter le passé, les amants n'ont qu'à relire les lettres qu'ils ont échangées autrefois. L'acte d'avoir préservé ces lettres symbolise le seul attachement que l'on puisse avoir à son passé; l'importance affective de la relecture d'une lettre constitue sans doute

---

(38) *La Nouvelle Héloïse...* (III, vi).

(39) *La Nouvelle Héloïse...* (VI, 1).

(40) *La Nouvelle Héloïse...* (III, v i).

(41) Jean Starobinsky, *Jean-Jacques Rousseau, La transparence et l'obstacle suivi de sept essais sur Rousseau*, NRF, Gallimard, Paris, 1971, p. 236.

une source inaltérable de souvenirs heureux et un moyen d'échapper au présent et de revivre le passé, ressuscite les moments heureux et génère, dans un présent malheureux et insatisfaisant, des pensées intimes et réconfortantes: la relecture des lettres porte la preuve d'une vie passée où l'on a aimé et où l'on a été aimé: *«Relisez nos premières lettres, songez à ces moments si courts et trop peu goûtés où L'amour se paraît à nos yeux de tous les charmes de la vertu»*<sup>42</sup>.

George Poulet souligne avec justesse que *«l'expérience de la propagation de soi par l'imagination ne peut aboutir qu'à la conscience de la distance radicale qui sépare l'âme de ce qu'elle désire, pour étendre un immense espace hostile, infranchissable, entre le centre imaginatif et les projections imaginaires de celui-ci»*<sup>43</sup>.

Entre Julie et Saint-Preux se creuse véritablement cet «immense espace hostile». Ainsi, vouloir écrire à la personne aimée quand le vécu quotidien signifie et rappelle la séparation imposée de l'autre se transforme parfois en un acte douloureux et intolérable. Ainsi Julie reconnaît le désespoir qu'elle ressent à ne pas pouvoir le faire: *«J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je suis prête à m'évanouir à chaque ligne, et n'en saurais tracer deux de suite»*<sup>44</sup>.

Pour Saint-Preux aussi, le désir de transmettre, par l'écriture, sa douleur à Julie s'avère insoutenable et pénible:

*«J'ai pris et quitté cent fois la plume; j'hésite dès le premier mot; je ne sais quel ton je dois prendre, je ne sais par où commencer et c'est à Julie que je veux écrire! Ah! malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce temps où mille sentiments délicieux coulaient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux moments de confiance et d'épanchement sont passés, nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, et je ne sais plus à qui j'écris... Quelle différence, ô ciel! de ces jours si charmants et si doux, à mon*

---

(42) *La Nouvelle Héloïse...* (III, xviii).

(43) Georges Poulet, *Les métamorphoses du cercle*, Idées et Recherches, Paris, Flammarion, 1979, p. 151.

(44) *La Nouvelle Héloïse...* (I, xiii).

*effroyable misère! Hélas! je commençais d'exister, et je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animait mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort»<sup>45</sup>.*

Nous remarquons bien que l'acte épistolaire subit aussi la même évolution et les mêmes troubles psychiques vécus intimement par les deux amoureux. Le seul espoir qui puisse animer une durée tolérable dans la vie de Saint-Preux, c'est celui de revivre dans la mémoire et de rejeter totalement la durée ambiante: *«Que le ciel garde ses bienfaits, et me laisse, avec ma misère, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire et les regrets qui déchirent mon âme, que d'être à jamais heureux sans ma Julie»<sup>46</sup>.*

Nous avons mentionné plus haut que l'acte épistolaire se conjugue avec le sentiment amoureux pour transformer l'intériorité du destinataire. Encore ici, à cause de l'impossibilité du bonheur, une nouvelle transmutation intérieure s'effectue dans le psychisme de Saint-Preux. C'est encore à la lettre qu'il confie le déchirement intérieur qui domine sa vie: *«Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels: je touche encore au bonheur qui m'échappe... j'y touche encore et je le perds à jamais»<sup>47</sup>.*

Mais il arrive que le présent réapparaisse parfois pour alléger la souffrance et apporter un certain adoucissement dans la temporalité cruelle des amants. Écoutons Caire rapporter à Julie l'effet bénéfique que la lecture d'une lettre produit dans l'âme de Saint-Preux:

*«Alors j'ai tiré ta dernière lettre; et lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes semblait distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée: j'ai vu ses regards s'adoucir et ses yeux s'humecter; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir»<sup>48</sup>.*

---

(45) *La Nouvelle Héloïse...* (II, i).

(46) Ibid.

(47) *La Nouvelle Héloïse...* (II, i).

(48) *La Nouvelle Héloïse...* (I, LXV).



Est-il encore nécessaire d'insister sur l'importance indiscutable accordée par Rousseau au lien intime qu'il tisse entre l'acte épistolaire et la temporalité quotidienne vécue par les amoureux. Le chagrin et les déchirements engendrés par l'éloignement trouvent un apaisement temporaire dans une lettre rafraîchissante qui parvient de temps en temps au destinataire. Le «baume salutaire» éprouvé par Saint-Preux, Julie aussi le ressent en lisant une lettre qu'elle reçoit de lui:

*«Ta charmante lettre à ma cousine est venue me désabuser; je l'ai lue et baisée avec des larmes d'attendrissement: elle a répandu la fraîcheur d'une douce rosée sur mon cœur séché d'ennuis et flétri de tristesse; et j'ai senti, par la sérénité qui m'en est restée, que tu n'a pas moins d'ascendant de loin que de près sur les affections de Julie»<sup>49</sup>.*

l'effet que produit une lettre sur la perception du temps au présent, surtout quand on est privé de la vue de la personne aimée. «La lettre, remarque Laurent Versini» reçoit ses pouvoirs non seulement de son contenu, mais de sa seule existence»<sup>50</sup>. On n'oublie pas la «mortelle impatience» que ressent Saint-Preux avant la réception d'une des lettres de Julie. Quel plaisir visuel et tactile de regarder, de décacheter, de toucher la lettre et finalement de la lire, sans parler pour l'instant du message et de l'effet du message sur son esprit. Est-il nécessaire d'insister sur l'enchantement qui envahit son âme en regardant la photo de Julie?

*«J'arrive enfin, je vois, je m'enferme dans ma chambre, je m'asseye hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet...! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtai, et je me suis bientôt trouvé tellement oppressé que j'ai été forcé de respirer un moment sur la dernière enveloppe... Julie! ... ô ma Julie! ... Je vois tes divins traits! ... qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris! .... Une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardents soupirs, et me rappeler avec ton image celle de mon bonheur passé»<sup>51</sup>.*

---

(49) *La Nouvelle Héloïse...* (II, xi).

(50) Laurent Versini, *Le roman épistolaire*, PUF, Littératures modernes, Paris, 1979, p. 89.

(51) *La Nouvelle Héloïse...* (II, xxii).

Ce qui caractérise le mode de la narration épistolaire dans *La Nouvelle Héloïse*, c'est une structure qui produit un «magique effet» et agit constamment sur les sentiments qu'éprouvent les héros. Cette structure agissante suppose que les lettres soient adressées aux *dramatis personae* par les *dramatis personae*. Quand le destinataire les reçoit, la temporalité prend une autre tournure et la trame est en permanente évolution. Ainsi la conscience du temps est toujours renforcée par l'émission ou la réception d'une lettre et le désir d'échapper à l'emprise de cette durée s'aiguise et s'intensifie. C'est Julie qui résume à merveille la durée douloureusement vécue loin de la personne aimée. Elle se sent désorientée, déboussolée, profondément déchirée par la séparation qui la plonge dans une confusion temporelle jamais connue chez d'autres auteurs: «*privée de loi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante*»<sup>52</sup>.

Par sa force, telle ou telle parole véhiculée dans une lettre retourne véritablement le sens de la durée et suscite une situation nouvelle. Or, dans la mesure où elle surgit sur un fond de silence, toute lettre fait irruption dans la vie et bouleverse radicalement les données de la durée vécue par le destinataire. Ainsi il existe une expressivité de la temporalité inhérente à l'échange épistolaire et qui rend compte en un sens, des possibilités de cette parole.

Pourtant, il y a un seuil, une limite, qui annule toute réciprocité entre temps et langage: c'est lorsqu'un silence irrémédiable porte à l'absolu la menace de rupture propre au temps. Certes, le silence même signifie. La mort seule ouvre un temps où tout langage, c'est-à-dire toute communication, devient impossible. Car elle accomplit le temps, dans la mesure où le temps est séparation et rupture. Mais dans la mystique chrétienne qui anime Julie au moment de sa mort, même la mort ne pourrait mettre fin à la temporalité. Car au-delà de la mort, il y a selon Julie, sinon la rencontre réelle, au moins la promesse des retrouvailles des deux amants et le souvenir qui nourrira leur durée future.

---

(52) *La Nouvelle Héloïse...* (II, vii).

Dès lors, dans le mouvement informe du monde, où l'homme cherche sans cesse à se dire lui-même et à dire les choses, le dernier mot n'appartient pas au langage: le maître mot de la vie, le mot de la fin, c'est l'instant de la mort, qui n'est point, selon Rousseau, rupture irrémédiable avec autrui, mais promesse d'une union éternelle qui survivra à la mort et la dépassera. D'où cette promesse certaine que Julie n'hésite point à faire à son amant, promesse qui assure l'immortalité de l'amour. Déjà au début du roman, dans un passage capital sur la durée future et rendu éloquent par l'acte épistolaire, Saint-Preux présentait l'existence de l'amour éternel qui enchantera leur vie future commune et annulera toute temporalité humaine contaminée par les fluctuations perpétuelles et prévoyait l'accession à une durée future permanente et partagée avec Saint-Preux et où une douce amitié calmerait les agitations de l'amour:

*«Une longue et douce ivresse nous laisserait ignorer les cours des ans: et quand enfin l'âge aurait calmé nos premiers feux, l'habitude de penser et sentir ensemble ferait succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentiments honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliraient un jour le vide immense»<sup>53</sup>.*

Pour mieux apprécier la beauté de cette «ivresse» convoitée, nous n'avons qu'à lire la lettre posthume de Julie dans laquelle elle indiquait qu'elle avait, avant sa mort, appris à apprivoiser et le temps et la mort. Sa perception de la durée est changée par la foi, d'où la nécessité d'une longue lettre pour exposer les arguments et les bienfaits de la croyance en Dieu, croyance qui parvient à épurer le sentiment amoureux afin de vivre au-delà du temps: *«Adieu, adieu, mon doux ami... Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente»<sup>54</sup>.*

Ainsi la mort apparaît à Julie comme une victoire sur le temps. Sa

---

(53) *La Nouvelle Héloïse...* (I, xxiii).

(54) *La Nouvelle Héloïse...* (VI, xii).

conception de la mort est manifestement inspirée de la promesse chrétienne d'une éternité atemporelle au-delà de la mort. Dans cette lettre elle exprime l'immutabilité de l'amour glorifié et immortalisé par un processus d'épuration de l'âme. C'est par la purification radicale de l'être qu'on atteint la permanence, la sagesse et la félicité pure.

## Conclusion

Ce que la correspondance de Saint-Preux et de Julie semble éclairer maintenant, c'est la filiation de l'Univers épistolaire avec le temps, sa fonction dans l'imaginaire rousseauiste et, si l'on veut, sa raison d'être. Il s'agit, bien entendu, d'un système de pulsions qui, en tant que tel, c'est-à-dire sous forme de dynamique épistolaire, demande constamment à se réinvestir dans l'écriture de la temporalité. L'intérêt de la correspondance est alors de mettre en évidence la mise en place de cette dynamique. Ainsi se justifie ce mot de Marcel Raymond sur l'univers temporel qui domine *La Nouvelle Héloïse*: «le sentiment du passé et l'aspiration à l'au-delà fournissent à la conscience du présent, de plus en plus divisée d'avec elle-même, comme une caisse à résonance»<sup>55</sup>.

La nouvelle Héloïse aura exprimé cette «vérité d'une psychologie qui débouche sur une métaphysique» et illustré que «*la longue maturation opérée au fil de douze années rend perceptibles des moi successifs, dont les tensions se résolvent dans un sacrifice sans reniement*»<sup>56</sup>.

Plus tard, le vécu et l'imaginaire auront germé, et les exigences du quotidien seront suffisamment pressantes pour qu'il y ait immortalité et éternité. Alors le rêve et le réel, l'épistolaire et le temporel, pourront faire bon ménage, parce que l'écriture, au terme des opérations que nous avons essayé de suggérer ici, les aura réconciliés.

---

(55) Marcel Raymond, Introductions, *Jean-Jacques Rousseau, Œuvres complètes II, La Nouvelle Héloïse*, Théâtre, Poésies, Essais littéraires, Pléiade, NRF, p. xvi.

(56) Versini... p. 97

**BIBLIOGRAPHIE**

- Balzac Honoré (de), *Le Père Goriot*, Livre de Poche, éditions Gallimard, 1961.
- Mead William, *Jean-Jacques Rousseau ou le romancier enchaîné*, PUF, Paris, 1966.
- Poulet Georges, *Les métamorphoses du cercle*, Idées et Recherches, Paris, Flammarion, 1979.
- Raymond Marcel, Introductions, *Jean-Jacques Rousseau, Œuvres complètes II, La Nouvelle Héloïse*, Théâtre, Poésies, Essais littéraires, Pléiade, NRF.
- Ricœur Paul, Introduction, *Le temps et les philosophes*, études préparées pour l'UNESCO, Payot, Paris, 1978.
- Rousseau Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, éd. Garnier Frères, Paris, 1960.
- Sartre Jean-Paul, *Situations IV*, Paris, Gallimard, 1972.
- Starobinsky Jean, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle suivi de sept essais sur Rousseau*, NRF, Gallimard, Paris, 1971.
- Versini Laurent, *Le roman épistolaire*, PUF, Littératures modernes, Paris, 1979.